1
Le jour où j'ai cru que mon chat était mort d'une crise cardiaque

Le dernier week-end avant les grandes vacances, je me réveille plus tôt que d'habitude. Je me tourne et me retourne dans mon lit, j'enfouis ma tête sous l'oreiller, ça ne sert à rien. Je ne pourrai pas me rendormir.

Dans moins de deux heures, Mado viendra me chercher et nous irons rejoindre Valentine à Nogent-sur-Marne pour fêter son anniversaire. J'ai beaucoup réfléchi à son cadeau. Je ne voulais pas d'un bijou, une idée de maman ; encore moins d'un livre, une idée de papa. Je voulais une surprise digne de notre amitié et j'ai trouvé. J'ai inventé une chorégraphie sur une chanson de

notre idole. Dimanche dernier, Lucas, Esther et moi, nous avons répété toute la journée. Valentine va adorer. Pour les dix ans de sa fille, Mado a loué une péniche et elle a invité plein de monde, même des parents. Les miens ne viendront pas parce qu'ils ont plein de choses à faire. Tant pis pour eux.

Entre mes rideaux, il y a une bande de ciel bleu. Avec un peu de chance, il va faire beau. Peut-être que Mado nous laissera plonger dans le fleuve.

Il est huit heures dix à ma montre quand papa et maman entrent dans ma chambre, s'assoient de chaque côté de mon lit et, après quelques secondes, le temps pour moi de caler deux oreillers dans mon dos, ils disent ensemble, exactement ensemble, comme s'ils avaient répété une pièce de théâtre :

– Ben voilà.

Ils se regardent, étonnés d'avoir prononcé ces deux mots en même temps, puis ils se tournent vers moi. À la manière dont ils me sourient,

j'imagine qu'ils ont quelque chose d'extraordinaire à m'annoncer. Par exemple qu'ils se sont enfin décidés à acheter une voiture pour nos prochaines vacances ou, mieux encore, ce camping-car dont papa rêve depuis toujours pour nous emmener maman et moi dormir dans des endroits sauvages. Moi aussi, j'en ai rêvé du camping-car. J'ai même proposé de le peindre de toutes les couleurs, de le décorer en suspendant un peu partout des porte-bonheur que j'aurais fabriqués moi-même. Mais papa, le regard perdu, ne sourit plus.

Comme le silence dure, je commence à m'inquiéter.

– Mado ne vient pas me chercher ?

– Bien sûr qu'elle va venir, me rassure maman. Elle vient de m'appeler.

– Il faut que je me prépare alors.

– Attends, dit maman en mettant sa main dans la mienne, comme pour me consoler à l'avance d'une catastrophe.

Quelle catastrophe serait pire que l'annulation de la fête de Valentine ? Pendant quelques

secondes, je ne vois rien, puis je me souviens de ce jour, il y a plusieurs années, où maman m'avait réveillée, les yeux brillants de larmes, en me serrant la main : « Je suis désolée, Nanotchka, mais pour Suzon, la vie, c'est fini. Tu veux la voir une dernière fois ? » J'adorais ma tortue Suzon, je la nourrissais de toutes sortes de salades, même des rouges. Pourtant je n'avais pas voulu lui dire adieu, la poser sur un lit de feuilles de laitue, encore moins l'enfermer dans une boîte tapissée de coton. Je n'avais pas non plus souhaité assister à son enterrement, quelque part dans les bois, derrière la maison d'enfance de papa.

Je n'ose pas regarder maman, je pense à mon chat et mon cœur se met à cogner. Quelques mois après la mort de Suzon, je l'ai trouvé, tremblant au fond d'un trou où il avait glissé. Aussitôt j'ai couru le montrer à mes parents, certaine qu'ils l'adopteraient lorsqu'ils le verraient, minuscule et affamé, blotti dans le creux de mes mains. Je ne me suis pas trompée. « Le pauvre ! Poverino ! » s'était exclamée maman dans sa langue natale.

Poverino a-t-il eu une crise cardiaque pendant son sommeil ? Est-ce que pour lui aussi la vie est finie ? Depuis notre rencontre, nous ne nous sommes plus quittés. Normalement, tous les matins, je sens à mes pieds une grosse boule de chaleur mais, ce matin, mes pieds sont froids, Poverino n'est pas là, je le cherche des yeux et je ne le vois pas. Pourquoi maman me tient-elle la main si fort ? Je l'écoute, mais elle ne me parle pas de Poverino. Elle me dit qu'elle aime beaucoup papa mais qu'elle ne l'aime plus comme avant et que pour papa, c'est pareil.

Puis elle se tait.

Papa veut prendre la parole à son tour, mais sa voix se brise, il cherche ses mots, ne les trouve pas, recommence. À l'instant où il se décide, Poverino apparaît dans l'embrasure de la porte, bondit sur mon lit, se blottit contre moi et se met à ronronner, comme pour se faire pardonner. Les yeux fermés, je soupire de joie en le caressant, là où il aime, sur le crâne, entre les deux yeux. Je suis si contente qu'il ne soit pas mort. Plus rien de vraiment grave ne peut arriver.